

# INTRODUCTION

## PAR OÙ COMMENCER ?

### DE L'EXPÉRIENCE AU CONTEXTE

Je ne vois pas de meilleure introduction à un ouvrage sur la bibliothèque que quelques-unes des mille conversations ordinaires (avec des collègues, des professionnel.les de la culture, des étudiant.es) caractéristiques de ce qui circule et de ce qui ne circule pas à propos des bibliothèques et, plus généralement, des institutions qui traitent des savoirs.

C'est pourquoi je propose un plan inversé par rapport à ceux que nous avons l'habitude de construire dans des ouvrages qui consistent à démontrer une thèse, en développant une argumentation. Je partirai d'un nécessaire retour aux expériences que nous partageons, notamment celle des conversations à propos des objets ou des phénomènes qui nous préoccupent, plutôt que d'une prise de distance immédiate avec ces objets ou phénomènes, par exemple au moyen d'une présentation préalable d'une histoire de la bibliothèque, ou des chiffres et de constats relatifs aux bibliothèques en France ou à Paris, ou encore un cadrage théorique qui indiquerait que l'on va parler de la bibliothèque comme institution, comme dispositif ou comme lieu d'observation pour traiter de rapports sociaux, d'innovations, de service public. Des ouvrages importants et une revue spécialisée, le *Bulletin des bibliothèques de France*, donnent des éléments indispensables pour appréhender cette histoire et cette évolution des bibliothèques et des multiples points de vue depuis lesquels on peut la voir se transformer, ou qui sont transformés par elle.

Je propose donc de partager une préoccupation et un souci des bibliothèques en commençant par le petit bout de la lorgnette : quelques conversations. Dans un deuxième temps, l'objet de l'ouvrage sera présenté, avec un accès synthétique à ce qui ressort d'enquêtes par entretiens menées ces dernières années auprès des publics de deux grandes bibliothèques d'étude, la Bibliothèque nationale de France (BnF) et la Bibliothèque publique d'information (Bpi)<sup>1</sup>.

Ce sont en particulier deux aspects essentiels de la bibliothèque, comme milieu de vie structuré par les savoirs, et comme milieu vulnérable, qui constituent les deux parties de l'ouvrage. La fragilité constitutive des pratiques de savoirs et des épreuves du savoir, est souvent oubliée par la population restreinte des professionnel.les intellectuel.les et universitaires bénéficiaire d'un

---

1. Voir l'encadré récapitulatif la liste des enquêtes, p. 35.

poste, ce qui leur laisse la liberté de travailler en paix mais les rend partiellement aveugles à des réalités très largement vécues, partagées, et transmises.

Un processus continu de brutalisation du monde<sup>2</sup> rend plus aiguë la sensibilité aux vulnérabilités. Ce processus, évoqué par des historien.nes à propos de l'Europe après les guerres mondiales, et plus récemment à propos des rapports entre mondialisation et colonisation<sup>3</sup>, peut également qualifier nombre d'aspects du fonctionnement de sociétés compétitives et répressives, comme l'obsession pour le management<sup>4</sup> et l'obstination à maintenir le grand récit de la modernité. La bibliothèque n'est pas un simple objet ou terrain de recherche circonscrit, qui intéresserait des professionnel.les et quelques spécialistes. Elle est un milieu qui déborde ses descriptions scientifiques, professionnelles et institutionnelles. Elle abrite des processus de récupération et de transformation qui relèvent d'une écologie sociale, loin des arbres et des jardins, dans les lieux où l'on se transforme avec autrui. Hélas, les savoirs, les arguments, les récits, même fondés sur de très nombreuses enquêtes, ne suffisent pas à convaincre de l'importance de prendre soin de la bibliothèque et des autres institutions, et de les préserver de la brutalité des transformations auxquelles elles sont exposées. Je veux donc m'adresser non seulement à celles et ceux qui la défendent, mais à tous les autres, qui hésitent sur ce qu'il convient de penser ou de faire. J'ai fait l'expérience depuis des décennies, de la grande difficulté de prendre au sérieux la confiance que les publics accordent aux institutions culturelles. Il existe un risque politique réel d'une disparition de la relation institutionnelle. Une telle disparition peut passer inaperçue, de même que tant d'espèces ou de milieux dont nous ne savons même pas que nous les avons perdus. Mais ces pertes invisibles retranchent quelque chose à la variété des manières de vivre et de mourir<sup>5</sup>, et donc elles nous privent de potentialités pour l'avenir.

Nous avons tenté d'analyser avec Sophie Deshayes, le mystère de la non-prise en compte de résultats d'enquêtes muséales au fil des années et des décennies: nous avons été frappées par l'argument consistant à opposer à ces résultats une défiance obstinée, l'idée que ceux-ci étaient « trop beaux pour être vrais », qu'ils faisaient apparaître de la part des publics un respect,

---

2. Jean-Pierre Dubois, « La brutalisation de l'Europe depuis la Première Guerre mondiale », *Après-demain*, 2015, n° 4, vol. n° 36, p. 37-39.

3. Achille Mbembe, *Brutalisme*, Paris, La Découverte, 2020.

4. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir: le management du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2019 (coll. NRF Essais).

5. Je reprends cette expression à Donna Haraway, dans l'interview filmée « Story telling for earthly survival », de Fabrizio Terranova, 2019.

une volonté de contribuer, une confiance, auquel nos interlocuteur.rices ne parvenaient pas à croire, que nous étions parfois soupçonnées de projeter<sup>6</sup>.

L'expression de préoccupations sérieuses et la confiance dans l'institution, une fois transcrites dans des rapports, étaient commentées comme pouvant être des artefacts de l'enquête : l'adoption de poses citoyennes valorisantes face à l'enquêteur.rice, ou bien la trace d'inquiétudes irrationnelles<sup>7</sup>.

Il est souvent considéré comme plus prudent et plus raisonnable de faire le pari d'une réalité moins belle que ce que les apparences semblent laisser penser lorsqu'il s'agit de contextes institutionnels, comme si les représentations du fonctionnement social étaient imprégnées à cœur d'une forme de théorie sociale érigée en pensée adulte, basée sur un principe de désillusion : chacun.e serait un.e entrepreneur.e de sa propre cause, et notamment la gestion de sa propre image, pour gagner quelque chose. Il faudrait donc systématiquement redresser ce qui s'exprime en postulant un biais de valorisation ou d'enchantement, pour retrouver la réalité derrière les illusions.

Mais symétriquement on attend une réalité plus belle que les apparences lorsqu'il s'agit de lieux alternatifs ou marginaux où s'expérimenteraient dans les marges des valeurs intenable au cœur des institutions « officielles ». Cette tendance est forte en sciences humaines et sociales : comme si nous devions faire aller de pair la critique des pouvoirs et le désenchantement institutionnel d'une part, l'attention bienveillante à l'ordinaire et aux lieux, personnes, pratiques subissant le pouvoir ou relégués aux marges d'autre part. On a peine à prendre au sérieux que le musée ou la bibliothèque puissent susciter la confiance et même la produire au quotidien, on se désole même de la naïveté que cela implique. En substance, le public serait mieux inspiré d'être critique, méfiant, sévère, exigeant. Cela aurait en outre l'avantage de donner des pistes concrètes quant à ce qu'il convient de faire pour améliorer l'existant, et proposer une « offre ».

Cela nous dispense finalement de penser et de considérer la nature d'une confiance embarrassante (elle nous engage) et cela nous expose au risque de mettre sur le même plan tout ce qui ressemble à une *attitude critique* : la critique des intellectuel.les et la critique des consommateur.rices, traduites en moteurs d'une dynamique de gestion du changement.

---

6. Voir Sophie Deshayes et Joëlle Le Marec, « L'évaluation muséale : des savoirs applicables si peu appliqués », in Lucie Daignault et Bernard Schiele (éd.), *Les musées et leurs publics : savoirs et enjeux*, Montréal, Presses de l'université du Québec, 2014, p. 193-209.

7. Jean-Marc Drouin, historien des sciences récemment disparu, avait cependant immédiatement réagi à cette enquête, où il reconnaissait une préoccupation des publics. Il la mentionne dans son ouvrage *L'écologie et son histoire : réinventer la nature*, [1<sup>re</sup> éd. Desclée de Brouwer, 1991], Paris, Flammarion, 1993 (coll. Champs ; 272).

La difficulté de prendre au sérieux ce qui se passe effectivement à la bibliothèque, plutôt que de le réduire à ce qui est à l'état de signe de ce qui pourrait ou de ce qui devrait se passer, n'est pas limitée aux lieux académiques ou professionnels. Cela se manifeste aussi dans l'ordinaire quotidien dès que nous tenons pour insignifiante l'expérience ordinaire laquelle, pourtant, enseigne la.le chercheur.e.

Des chercheuses comme Vinciane Despret ont rendu académiquement acceptable et même désirable la nécessité de penser les savoirs à partir des situations d'apprentissage et de partage dans l'enquête, sans sacrifier les sentiments et les expériences qui les rendent vivants<sup>8</sup>. Ce qui hier semblait une faiblesse est aujourd'hui, enfin, une richesse et même une condition épistémologique de la pertinence des savoirs.

Il nous faut donc reconstruire des conditions de reconnaissance des savoirs fondés sur la confiance, dans les cas où cette confiance est un élément essentiel du savoir. C'est le cas avec les agent.es et avec les publics de la bibliothèque.

## PARTIR DE NOS CONVERSATIONS

Nous ne nous sentons pas autorisés, dans les publications scientifiques, à faire état de nos échanges ordinaires pourtant si importants. Ce sont eux, au quotidien, qui nous rendent perceptibles la tournure des choses, la force de certaines idées dominantes, l'invisibilisation systématique de savoirs ou d'expériences pourtant fortement étayées, l'autocensure, la présence des frontières et des gouffres, non pas en tant que thèmes et questions débattus en séminaire ou en colloque, mais d'une toute autre manière. Nous les percevons dans la continuité habituelle entre la pensée sociale ordinaire et ce que nous nous permettons de dire ou de ne pas dire en tant qu'individus impliqués continuellement dans des discussions, bien placés pour y faire circuler des savoirs issus de l'enquête puisque nous sommes des enseignant.es, chercheur.es et acteur.rices culturel.les, et donc aux premières loges pour *ressentir* – sinon analyser – la difficulté de partager ces savoirs.

Nous nous sentons obligés de ne parler que de ce que nous observons à propos des pratiques des représentations d'autrui dans des « terrains » constitués comme tels. Or ceux-ci sont souvent largement moins pratiqués que le terrain des conversations permanentes dont nous sentons le relief, avec ses micro-renoncements, ses batailles discrètes, et ce qu'elles révèlent de ce que

---

8. Voir par exemple Vinciane Despret, *Au bonheur des morts: récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2015 (coll. Les empêchés de penser en rond).

nous prenons au sérieux ou pas dans ce qui vient des sciences humaines et sociales et de ses recouvrements avec l'expérience, la culture et l'action. Ces conversations ne relèvent pas de la vulgarisation mais elles ne sont pas sans lien avec la mise en débat permanente des savoirs des sciences sociales. Or, elles sont tout à la fois cachées par leur banalité même, et interdites d'observation puisqu'elles se situent dans la zone aveugle entre nos sociabilités académiques, professionnelles, et les sociabilités ordinaires – cognitives et politiques notamment – qui ne sont étudiées que lorsqu'elles concernent les autres.

Les conversations que je vais restituer ici rendent compte de dynamiques discrètes qui empêchent de prendre la pleine mesure de savoirs à propos de ce qui se fait et qui se vit en bibliothèque, même dans des situations de communication les plus favorables à l'écoute, entre proches, sans aucun des enjeux financiers des professionnel.les de la communication et du conseil, et hors positions d'autorité scientifique ou managériale.

### Première conversation

La première conversation se déroule dans l'enceinte de la Bpi en 2017. Un des doctorants de mon laboratoire, Éric, a souhaité me suivre dans l'enquête sur les personnes en situation de précarité à la bibliothèque<sup>9</sup>.

Nous sommes assis dans une zone où notre conversation à voix basse ne dérange pas. Éric est intéressé par les pratiques d'enquête et l'éthique de la recherche et me pose mille questions car il souhaite se représenter, avant de démarrer des entretiens, ce que peuvent être des démarches de connaissance de la part de personnes précaires. Je choisis de parler de personnes qui passent leurs journées à la bibliothèque, depuis des années, tout en étant isolées, sans emploi ou souffrant de problèmes de santé chroniques. L'une d'elles a lu toute la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle en libre accès et a une connaissance remarquable des auteur.es, des œuvres, récits, personnages. Éric est sceptique, il me demande quel est l'intérêt de ces démarches du point de vue des savoirs. Je ne comprends pas. Il précise en me demandant si ces personnes produisent, si elles écrivent, si elles discutent avec d'autres de ce qu'elles élaborent. Peut-on parler de « savoirs » dans le cas de quelqu'un qui se contente de lire en permanence? Ou qui apprend six langues pour son plaisir? Où est la production de savoirs? La remarque me fait réfléchir: elle renvoie à une norme implicite qui est celle de la production de quelque

---

9. Joëlle Le Marec et Pierre Lamarque, « La bibliothèque comme milieu de vie, pratiques d'études et conditions de précarité », *Rapport d'étude non publié*, Service Études et Recherche de la Bpi du Centre Georges Pompidou, janvier 2018.

chose qui doit trouver un public. Éric s'interroge légitimement sur l'intérêt, du point de vue d'un questionnement sur les savoirs, d'une pratique purement individuelle de lecture d'œuvres littéraires, même si celle-ci est effectuée de manière très systématique. La conversation me remet en mémoire la démarche du personnage de l'autodidacte dans le roman de Jean-Paul Sartre *La nausée* : apprendre par cœur le dictionnaire dans l'ordre alphabétique apparaît comme une entreprise insensée.

Je cherche donc à partager ce que de multiples rencontres ont rendu manifeste : il n'existe pas de point de vue d'où l'on pourrait décider ce qui est rapport au savoir légitime et ce qui ne l'est pas, pas même le point de vue des enseignant.es-chercheur.es. D'ailleurs, ces dernier.ères, aujourd'hui soumis.es à la pression permanente des urgences et de la productivité, se soumettent à des contraintes bien plus insensées que le projet de l'autodidacte de Sartre.

Lorsque j'ai rencontré grâce à mon collègue Pierre, le lecteur du XIX<sup>e</sup> siècle, nous avons été son public : il nous témoignait du respect, se faisait une haute idée des enseignant.es-chercheur.es supposé.es être entièrement occupé.es à se cultiver, réfléchir, observer, comprendre. En passant dans les rayonnages, nous savions que chacun des ouvrages avait été lu par lui, et la manière dont il prenait un livre ici ou là révélait une longue familiarité d'hôte, en sympathie avec les entités qui vivaient ici : des voix innombrables, celles des auteur.es, celles des lecteur.rices. Je ne peux pas « objectiver » le rapport au savoir ainsi activé dans la visite, mais je le reconnais parfaitement lorsque je vois notre hôte saisir un livre et chercher une page, tout entier à la joie de bientôt lire le passage. Car mon propre rapport au savoir ne se limite absolument pas à l'écriture d'articles ou la présentation de travaux dans des séminaires. Il vit également dans ce qui s'est construit lorsque je me sens liée à un auteur, parfois frustrée de ne pouvoir le rencontrer, intriguée par l'existence d'autres lectures et d'autres interprétations qui me manquent mais dont je sais qu'elles existent, ce qui est déjà beaucoup. Je ne peux manquer de respect à notre hôte et lui faire l'injure de compter pour rien ce qu'il partage à ce moment. Je fais le lien avec le travail de thèse en anthropologie de Carole Delamour<sup>10</sup>. Celle-ci porte sur la demande de restitution par les Indiens Innus de Mashteuiatsh, de tambours dont ils ne peuvent cependant plus jouer car étant privés du contact avec ces instruments depuis plusieurs générations, leurs savoirs se sont « endormis ». Delamour choisit d'intégrer le respect dans les normes épistémologiques qu'elle se donne. Cela lui permet de considérer ces savoirs

---

10. Carole Delamour, « Les multiples résonances du teuehikan (tambour) des Innuatsh de Mashteuiatsh dans le renouvellement d'une éthique de l'attention », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2019, vol. 13, n° 3, p. 793-816. [En ligne] < <https://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2019-3-page-793.htm> >.

endormis comme des savoirs préservés par respect, ce qui est parfaitement compréhensible en situation, mais difficile à prendre en compte pour les organisations chargées d'instruire les demandes de restitution: comment justifier de la qualité d'un rapport aux objets réclamés en faisant état d'un non-usage, au nom du respect des savoirs endormis dont on espère qu'ils se réveilleront si on vit aux côtés des tambours enfin ramenés chez eux?

Sur le moment, moi non plus je n'arrive pas à convaincre Éric qu'il faut *prendre au sérieux* le fait que les savoirs d'autrui ne sont pas forcément produits, par exemple sous forme d'énoncés rédigés, mais qu'ils agissent secrètement par les situations dans lesquelles on les ressent vivants. Il faudrait qu'il rencontre notre lecteur car je ne parviens pas à reconstruire une scène de communication où je pourrais transmettre le rapport au savoir que j'ai alors reconnu immédiatement lors de la visite.

Mais voilà deux heures que nous discutons et si je suis stimulée par ses questions toutes pertinentes qui auraient leur place dans un séminaire (je suis professeure et j'ai envie de répondre) elles me contrarient ici, car nous perdons le temps que nous pourrions passer directement avec des lecteur.rices. J'ai soif de ces rencontres dans mon emploi du temps détruit un peu plus chaque année par mille tâches annexes. Je lui conseille de démarrer le plus vite possible des entretiens et de rencontrer des personnes dans la bibliothèque.

Quelques jours plus tard, dans un roman de Jean Hegland, *Dans la forêt*, je découvre une figure qui répond à des décennies de distance, à celle de l'autodidacte: deux sœurs survivantes d'un cataclysme écologique commencent une nouvelle existence isolée dans une maison privée d'électricité. L'une d'elles, qui préparait son entrée à Harvard, continue de se cultiver en étudiant l'encyclopédie dans l'ordre alphabétique des notices. Ce qui dans le projet de l'autodidacte renvoyait à une tragique absurdité, réapparaît dans un roman contemporain comme étant la manifestation d'une inflexible volonté d'étudier<sup>11</sup>.

## Deuxième conversation

La deuxième conversation se déroule lors d'un déjeuner entre ami.es: nous sommes quatre dont trois enseignant.es-chercheur.es et une étudiante, Dora, qui prépare le CAPES de documentation. J'évoque la bibliothèque comme lieu où s'éprouve la légitimité de multiples projets de connaissance y compris chez ceux, SDF, migrants, dont il est souvent dit qu'ils n'y recherchent qu'un simple abri contre les intempéries. Dora est enthousiaste. Elle parle

---

11. Jean Hegland, *Dans la forêt*, traduit de l'américain par Josette Chicheportiche, Paris, Éditions Gallmeister, 2017 (coll. Nature writing).

du travail de l'équipe de sa médiathèque de quartier pour discrètement aider les occupants dans leurs usages documentaires multiples. Bruno, qui a longtemps étudié l'illettrisme, prend la parole pour rapporter les propos d'une connaissance, qui est en charge de politiques publiques. Celle-ci déplore le fait que la bibliothèque resterait un lieu élitiste dont de nombreux publics se sentiraient exclus. Je reconnais le reproche fréquemment adressé aux bibliothèques et aux musées par des administrateur.rices à différents échelons politiques (État, collectivités) mais aussi par de nombreux.ses consultant.es. Chez ces dernier.ères, ce reproche qui met en cause la capacité de la bibliothèque à assumer une mission démocratique, accompagne souvent la promotion d'une volonté transformatrice, pour améliorer les accès et les usages.

Je réponds : les bibliothèques municipales accueillent de nombreuses personnes qui se sentent peu légitimes socialement et culturellement mais qui y sont à leur place. Bruno maintient sa critique de l'institution. Je comprends que ses travaux sur l'illettrisme peuvent constituer un cadre qui le rend sensible au décalage entre les prétentions d'un service public à bénéficier à tous, et le fait que des fractions de la population n'en profitent pas. Je sens également que la perspective adoptée par Dora et moi-même, celle d'une attention à des pratiques anonymes, quotidiennes, discrètes, assumées indistinctement par des chercheur.es, des médiateur.rices, des bibliothécaires, des usager.ères, n'est pas identifiée comme étant une argumentation scientifique ou politique de même valeur qu'une discussion critique théorique ou politique. Pourtant, nous avons parlé le matin même des approches anthropologiques et féministes sur l'ordinaire. Les mêmes approches pratiquées à propos de la description de bibliothèques urbaines, sans la dignification théorique ou poétique du regard sur l'ordinaire, sont méconnaissables et semblent insignifiantes.

Bruno écoute nos réponses (le récit des mille observations de ce qui se passe en bibliothèque) mais se lève, nous laissant à « nos » bibliothèques. En dépit de mon envie de convaincre notre ami, je ne le fais pas. Je me contente donc, comme tant de personnes dans des milliers de situations, d'encaisser la micro-épreuve d'une marque délibérée de désintérêt. Mais je le ressens comme un échec puisque ce désintérêt est relié à une indifférence scientifique et politique plus générale à l'égard des logiques quotidiennes d'attention à autrui et d'entretien des biens communs comme la bibliothèque. Car pour que ce type de savoir soit reconnu par celles et ceux qui ont le pouvoir de transformer les politiques, de mener des réformes, de répartir des ressources, il faut engager des batailles, de même extension que celles qui sont menées depuis des siècles pour la reconnaissance de l'expérience des femmes dans la société. C'est-à-dire qu'il faut saisir les occasions, toutes les occasions, et pas uniquement bien sûr les lieux professionnels et les espaces d'expression de la



parole publique. En effet, un des enjeux de la reconnaissance de ces savoirs est précisément la fin du partage insensé entre une sphère politique et professionnelle des discours et des actions « publiques », une sphère culturelle et marchande d'esthétisation des expériences, et une sphère dite privée, où tout semble continuellement pouvoir être trahi ou réparé, insignifiant cependant du point de vue politique. La bibliothèque, c'est l'objet de ce livre, est le lieu d'une résistance continue à la séparation et la hiérarchisation de ces plans de l'expérience.

## ET MAINTENANT : ÉCRIRE SUR, ÉCRIRE GRÂCE À LA BIBLIOTHÈQUE

Cet ouvrage s'est imposé comme une nécessité, à cause du besoin de porter à la connaissance d'un public concerné certaines enquêtes, et la manière dont elles font émerger des éléments essentiels concernant le rôle des bibliothèques dans un monde incertain : pratiques d'étude, manières de faire société autour d'institutions, de savoirs, de processus de transmission, entretien commun de ce dont nous avons collectivement besoin.

Deux de ces enquêtes ont été menées entre 2015 et 2019 à la BnF et à la Bpi. Elles ne se réduisent pas aux entretiens et observations auprès des lecteur.rices mais comprennent les très nombreux échanges et réflexions avec les personnes qui, au sein des bibliothèques, les ont proposées, financées, pilotées, accompagnées, ainsi que des rencontres qui les ont précédées, nourries, et suivies<sup>12</sup>. Ces enquêtes prennent place dans un spectre de travaux menés à la BnF et à la Bpi et plus généralement de recherches et d'études menées sur les bibliothèques et dans les bibliothèques, depuis les travaux fondateurs de Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain<sup>13</sup>.

---

12. Il s'agit des enquêtes suivantes, par ordre chronologique : entre 2015 et 2016, l'étude consacrée au « Haut-de-Jardin », menée par Judith Dehail, Igor Babou et moi-même, dans le cadre d'une convention de recherche entre le GRIPIC, équipe de recherche de Sorbonne Université, et la BnF, en lien étroit avec la Délégation à la stratégie et la recherche, et en dialogue constant avec Philippe Chevallier puis Irène Bastard ; en 2017, l'étude consacrée aux pratiques d'étude en condition de précarité menée à la Bpi, dans le cadre d'une collaboration avec l'équipe du service Études et Recherche (Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus, Muriel Amar) étude inspirée par la précédente, et menée avec Pierre Lamarque, ethnologue indépendant. On peut également y ajouter, depuis, l'étude consacrée aux premières fois à la BnF, menée par Romain Vindevoghel, doctorant, dans le cadre d'une convention entre le GRIPIC et la Délégation à la stratégie et à la recherche de la BnF.

13. Jean François Barbier-Bouvet et Martine Poulain (dir.), *Publics à l'œuvre : pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou*, Paris, La Documentation française, 1986. Les auteurs décrivent différents types d'enquête et donnent une véritable leçon de méthodologie qui garde absolument toute sa pertinence.

Le service Études et Recherche de la Bpi a produit un ensemble remarquable de travaux publiés, dont les résultats excèdent largement le cadre de ce qu'on attend classiquement des rapports d'études destinés à gérer la fréquentation et les usages d'une « offre ». Ces travaux ont élargi le spectre de ce qui importe lorsqu'on se pose des questions sur les bibliothèques ou depuis les bibliothèques : l'accès aux collections et documents et les conditions de leurs usages bien sûr, mais aussi pratiques d'études, d'auto-formation, les sociabilités du livre et de la lecture, la place de la bibliothèque par rapport à des pratiques médiatiques, à des offres en ligne, les différentes manières de considérer et décrire le ou les publics, la population des habitués, celle des pauvres, celle des plus jeunes, etc.

Ces travaux n'ont cessé de montrer, année après année, décennie après décennie, à quel point les manières d'habiter la bibliothèque révèlent des publics moins affamés d'innovations que soucieux des projets qu'ils y mènent et qui comptent dans leur vie, et confiants dans le fait de pouvoir compter sur une institution sûre pour le faire.

Lorsque la Délégation à la recherche et à la stratégie de la BnF a proposé d'étudier le Haut-de-Jardin en 2015-2016, puis lorsque nous avons décidé une enquête sur des *étudieurs* vivant des formes de précarité diverses avec l'équipe du service Études et Recherche de la Bpi deux ans plus tard, nous avons poursuivi l'effort collectif de produire une connaissance détaillée et entretenue au fil des études et des réflexions. Il s'agit de nourrir et inspirer une action qui est à la fois quotidienne et stratégique, ce qui n'est pas facile à saisir, bien que ce soit le régime d'action le plus courant dans nombre d'institutions du soin et de l'éducation.

Cela suppose par exemple de faire en permanence le tri entre des faux problèmes, si tentants car aisés à poser et résoudre, et de vraies questions qui n'appellent pas forcément de réponses simples, voire qui appellent une retenue. Celle-ci est parfois insupportable pour les promoteurs de changements et d'innovation permanente. Car sans des chantiers ambitieux, comment prouver qu'on travaille, qu'on produit, qu'on avance ? Or, dans bien des cas, il est plus difficile, plus coûteux en efforts de maintenir, entretenir, réparer, ajuster avec scrupule et prudence, la vie d'un milieu complexe que de le transformer, de le produire sans cesse<sup>14</sup>.

---

14. Dans notre enquête sur la bibliothèque de l'ENS de Lyon, Igor Babou et moi-même avons recours à une critique anthropologique de la valorisation du rapport au changement observable et maîtrisé en nous fondant sur les travaux de Pierre Clastres, qui a rendu compte de la manière dont des sociétés se structurent, au prix d'efforts constants, pour l'entretien de ce qui leur importe contre la pression au changement. Voir Igor Babou et Joëlle Le Marec, « De l'étude des usages à une théorie des composites : objets, relations et normes en bibliothèques », in Emmanuël Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec (dir.), *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2003 (coll. Études et recherche), p. 233-299.

Le type de travaux menés insiste donc sur l'exploration des points de vue des lecteur.rices, ou sur ce qui peut être ressenti sans être dit, dans les rencontres, ou par la captation photographique des ambiances, des gestes, des regards, pour saisir la nature des relations à la bibliothèque. Le sens de ces relations n'est pas superposable à la vision que l'on en a lorsqu'on est en charge d'une mission professionnelle, dans un équipement qu'on voit au prisme de cultures professionnelles solidement entretenues, par exemple quand on se cale sur les temporalités des orientations politiques qui inspirent la « société de l'information » ou d'une « politique des données »<sup>15</sup>. Mais l'objet « bibliothèque » n'est pas la propriété de celles et ceux qui y travaillent, ni de celles et ceux qui ont le pouvoir de la transformer sans le consentement de ses publics. La bibliothèque comme institution, comme processus de signification, comme milieu, n'appartient à personne, et chacun.e le sait, le pressent : c'est justement cette connaissance essentielle qui se manifeste de manière tenace, évidente, au fil des études et recherches. Elle existe, et elle fait exister chaque projet, chaque présence, dans des cycles et des temporalités multiples.

Dans ces conditions, ce ne sont pas nécessairement les grandes enquêtes barométriques de qui font le mieux apparaître la vie de la bibliothèque, mais plutôt une exploration continue du milieu, un repérage des points de vue d'où on la voit de biais, une attention aux présences, aux ajustements permanents, dont dépendent la confiance politique, l'estime de soi, l'entretien et l'actualisation du lien entre savoirs et projets de vie, l'entretien des liens entre savoirs, institutions et démocratie.

Des études thématiques, menées par la Délégation à la recherche et à la stratégie (par exemple celle sur les pratiques des lycéens) se sont ainsi avérées être sources d'hypothèses d'une grande portée politique et culturelle, sur les manières de grandir et d'être aidé et légitimé par les institutions. Elles rejoignent des recherches de fond menées sur la jeunesse et la construction des pratiques informationnelles dans et hors institution<sup>16</sup>. De même, c'est lors d'une réunion avec les agent.es et les bibliothécaires, dans les locaux du service Études et Recherche de la Bpi, et non en salle auprès des lecteur.rices, que des témoignages essentiels sur la condition précaire des intellectuel.les,

---

15. Voir les travaux de Sarah Labelle et notamment, Sarah Labelle et Claire Oger, « Les institutions culturelles publiques à l'épreuve de la gouvernance : communication et reconfiguration du politique », in Philippe Aldrin, Nicolas Hubé, Caroline Ollivier-Yaniv, et Jean-Marie Utard (dir.), *Les mondes de la communication publique : légitimation et fabrique symbolique du politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014 (coll. Res Publica), p. 147-160.

16. Voir les travaux d'Anne Cordier, et notamment « Ados en quête d'infos : de la jungle à la steppe, cheminer en conscience », *Revue de socio-anthropologie de l'adolescence (RSSA)*, mars 2019, n° 3. [En ligne] < [https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_02299371/document](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_02299371/document) >.

usager.ères ou professionnel.les, ont mis en question la frontière imaginaire entre le public, les professionnel.les de la bibliothèque et les chercheur.es.

C'est alors la trame dense des études, et des réflexions menées depuis quarante ans dans les bibliothèques qui permet à des enquêtes dites qualitatives, réalisées sur la base d'entretiens et d'une attention visuelle soutenue à ce qui ne se voit pas facilement, de faire surgir des significations nouvelles dans le phénomène du public<sup>17</sup>.

Prenons un exemple commun aux musées et aux bibliothèques, et sans doute aux universités : le lien à l'institution est non seulement irréductible à un usage direct, mesurable par un comportement individuel (taux de fréquentation, taux d'usage des ressources), mais il peut parfois, tout au contraire, être presque complètement dissocié d'un usage individuel, d'une consommation qu'on pourrait objectiver. L'incendie du musée d'anthropologie de Rio a révélé l'intensité du traumatisme vécu par d'innombrables Brésiliens qui ne le visitaient pas, mais qui en ont ressenti et exprimé la perte de multiples manières. Ils ont parfois proposé des objets, des documents, pour restituer des ressources perdues. La condition de public s'est révélée être, hors de tout usage, celle de membres soucieux, concernés par le sort des institutions<sup>18</sup>. Nous sommes parfois reliés à celles-ci par les autres, lorsque ce qui les touche ou les affecte nous touche ou nous affecte, et que la réparation de ce qui blesse nous concerne donc ensemble. Nous sommes alors « usager.ères » dès lors qu'autrui peut compter sur ce qui nous appartient à tous deux. L'expérience directe de la communauté derrière l'institution (et donc l'opérativité symbolique de l'institution) s'exprime parfois avec force dans l'événement scandaleux de la perte. Mais elle se vit et se cultive « en silence la plupart du temps, comme un miracle ordinaire du quotidien<sup>19</sup> ».

Symétriquement, les usages ne se distribuent pas selon des degrés d'intensité le long d'un même gradient. On aurait ainsi un usage plus ou moins

---

17. La recherche menée dans des disciplines naturalistes, même lorsqu'elles ont un volet extrêmement instrumenté et mathématisé, repose sur leur dépendance à l'attention portée à des événements éventuellement isolés et très situés. Cette interdépendance, en écologie par exemple, entre mise à l'épreuve permanente des systèmes de description d'un état « normal », et contextualisation d'observations situées, est très rarement comprise et encore moins pratiquée dans les pratiques de mesure du social à des fins d'objectivation et de gestion. Celles-ci relèvent souvent d'une vision scientifique naïve, coupée d'une conscience des ignorances et d'une vivacité des questions. Voir Alain Desrosières, *L'argument statistique*, 1, pour une sociologie historique de la quantification, Paris, Presses de l'école des Mines, 2008 (coll. Sciences sociales).

18. Voir Joëlle Le Marec et Ewa Mazcek (dir.), *Musées et recherches : le souci du public*, Dijon, Office de coopération et d'information muséales, 2020 (coll. Les dossiers de l'OCIM).

19. Voir notamment Bruce Bégout, à propos du quotidien comme mystère de ce qui tient, et qui échappe très largement à une objectivation classique. Bruce Bégout, *La découverte du quotidien. Éléments pour une phénoménologie du monde de la vie*, [rééd. 2010], Paris, Allia, 2005.

régulier, on utiliserait un nombre plus ou moins grand de documents ou de services, et ces taux pourraient évoluer, de préférence dans le sens d'une intensification et une extension. Or, la bibliothèque joue un rôle décisif à certains stades de la vie pour des lecteur.rices qui en ont un besoin différent. En outre, la valeur des ressources n'est évidemment pas liée au fait qu'elles soient souvent consultées. Là encore, c'est parfois l'inverse. Les témoignages recueillis fourmillent d'ailleurs d'expériences de rencontres, seuils, franchissement<sup>20</sup>. On peut d'ailleurs faire un parallèle avec d'autres services publics : même non usager.ères de certain.es d'entre elles.eux, nous devons pouvoir compter sur elles et sur eux, non seulement pour nous-mêmes, mais pour nous sentir en permanence reliés, et cet usage n'est ni programmé ni progressif.

Tous ces éléments sont connus et familiers. Je ne les rappelle ici que pour les rendre présents, et pour que la mention des enquêtes et leurs résultats soient rattachés à cette perspective longue, proprement culturelle.

## ENQUÊTER : À QUEL MOMENT ET POURQUOI

La première enquête menée en 2015 et 2016 dans le Haut-de-Jardin à la BnF intervenait après une phase de travaux très importants, en 2013. Ce chantier de rénovation avait donné lieu à un débat interne intense, réactivé au moment de la réouverture : préoccupations, réflexions, hypothèses avaient été débattues avec le souci aigu de faire au mieux pour le public, dans le cadre des missions institutionnelles de la BnF et du contexte d'évolutions importantes dans le monde des bibliothèques et des institutions du savoir. L'intensité du souci collectif pour le public rendait paradoxalement plus sensible, à ce moment, les multiples manières dont ce souci était assumé et vécu et dont il pouvait orienter l'action et les projets depuis la place occupée, la mission exercée, l'expérience quotidienne dans laquelle chacun.e était immergé.e ; des hypothèses différentes coexistaient et coexistent encore à propos des évolutions de la BnF et du Haut-de-Jardin. L'espace du Haut-de-Jardin était moins précisément défini dans sa fonction que le Rez-de-Jardin (dite « bibliothèque chercheurs »).

Ses 10 salles de lecture accessibles sous condition en journée (ticket à la journée ou abonnement, avec une plage de gratuité le soir), ses collections

---

20. L'étude récente de Romain Vindevoghel (GRIPIC) « Découvrir la BnF : de première fois en première fois », avril 2019, en collaboration avec Joëlle Le Marec (GRIPIC Sorbonne Université) et Igor Babou (Université Paris Diderot), met l'accent sur l'expérience des seuils et des moments décidés dans le rapport à la BnF. Voir < <https://www.bnf.fr/sites/default/files/2020-12/Etude%20sur%20les%20primo-arrivants%20-%20version%20finale%20avec%20photos.pdf> >.

en accès libre, ses centres de ressources thématiques, ses salles de travail en groupe, ses services spécifiques, ses coursives et ses halls qui se transforment en lieux de travail à leur tour, ses expositions, ses espaces de détente, en font un lieu comparable sous bien des aspects à d'autres grands établissements tels que la Bpi. Il s'agit de bibliothèques d'étude de très grande taille, où tout est strictement ordonné (les lieux, les fonds, les corps), mais dont l'ensemble est trop complexe (la diversité des usages des visiteur.es du point de vue des équipes, ou bien la richesse de ce qui est disponible du point de vue des publics) pour qu'on puisse, d'un côté comme de l'autre, imaginer maîtriser, faire le tour, de ce qui est possible, de ce qui est fait ou vécu, et de ce qui change ou reste stable. L'étude à la BnF a comporté d'une part des entretiens avec des personnes présentes dans le Haut-de-Jardin (ses habitants) et d'autre part une campagne ethno-photographique qui a complété ces entretiens : le chercheur photographe a saisi la lumière, les agencements, les intensités, les corps, la concentration, le relâchement. Les images donnent forme à un paradoxe qui fait la magie de la grande bibliothèque d'étude : un calme et une sérénité entretenus par tous et toutes, qui évoquent presque une simplicité légère et facile à vivre, mais combiné à un sérieux parfois poignant (les enjeux d'une réussite ou d'un échec, la fatigue, l'anxiété, et le réconfort ressenti d'une ambiance lumineuse, d'un voisinage aidant)<sup>21</sup>. La question du silence, des sons, apparaît à la fois dans ce qui est dit et dans les façons de le dire car les entretiens ont contribué à leur manière à l'activité bruisante, au ronronnement de l'étude, et ont parfois performé les formes de tact et de régulation (quand les enquêté.es prennent personnellement en charge la décision de choisir un endroit où on ne dérangera pas, ou de proposer de baisser encore la voix, etc.). Des entretiens complémentaires ont été menés dans les bibliothèques d'étude du voisinage (BULAC, bibliothèque de l'Université Paris Diderot) et sur le parvis de la BnF. Ces entretiens ont confirmé l'importance du choix des bibliothèques pour des ambiances qu'on y cherche (chacun la sienne) et l'implication paradoxale de celles. ceux qui ne comptent pas y aller : elles. ils s'agacent parfois face à l'enquêteur. rice qu'on puisse les enrôler dans un projet qui consisterait à rendre la bibliothèque plus attractive pour les faire venir, tant elles. ils tiennent au fait qu'on s'y rende pour de bonnes raisons : elles. ils respectent ce qui s'y joue pour les autres, et donc pour eux-mêmes par l'intermédiaire de autres. La logique est celle d'une position énonciative : « pas en notre nom » : un enquêté ayant déclaré qu'il n'ira pas à la

---

21. Agnès Vigué-Camus restitue ces liens entre ambiances, anxiétés, et pratiques dans sa contribution « L'attachement à la bibliothèque. Des liens, un lieu », in Christophe Evans (dir.), *L'expérience sensible des bibliothèques. Six textes sur les publics des grands établissements*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2020 (coll. Papiers), p. 56-85.

bibliothèque est amené à défendre ceux qui en ont besoin contre une injustice qu'il décèle chez l'enquêteur.ice: c'est lui, non usager, et non ceux qui sont déjà sur place, qui intéresserait prioritairement l'institution.

La seconde étude, menée à la Bpi, a donc été pensée dans le prolongement de la première, pour approfondir une question apparue dans l'enquête « Haut-de-Jardin ». Peut-on considérer les personnes rencontrées en bibliothèque et qui sont en situation de précarité manifeste (vécu difficile d'incertitudes voire de grandes difficultés liées au chômage, aux études, aux risques d'échecs, aux échecs subis, à l'exil, à des accidents dans la vie) non pas au prisme de ces seules difficultés mais pour les pratiques de connaissances qu'elles développent, et qui nourrissent une réflexion cruciale sur les savoirs? Elles sont acteur.rices et témoins d'un lien plus large entre savoirs et précarités, lien très rarement interrogé<sup>22</sup>. Pour cette seconde étude, un ethnologue, lui-même précaire, a mené des entretiens avec des lecteurs et des bibliothécaires. Nous avons également bénéficié de rencontres organisées par l'équipe du service Études et Recherche. Sur le plan théorique, des liens ont été établis avec une recherche sur les pratiques ordinaires des travailleur.euses intellectuel.les<sup>23</sup>, et une problématique des liens entre savoirs et précarité<sup>24</sup>. Cette étude n'a pas été publiée mais elle a permis de sentir la continuité des terrains entre les deux grandes bibliothèques d'étude, et de prolonger la réflexion sur les rapports entre savoirs et vulnérabilités.

Comme celle qui a été réalisée dans le Haut-de-Jardin, l'enquête à la Bpi a fait apparaître le caractère à la fois sensible et sérieux du rapport à la bibliothèque, mais aussi la place centrale de l'étude et des savoirs, et la dimension concrète et structurante de ce que fait la cause des savoirs à la perspective entretenue au quotidien d'une société décente pour soi et pour les autres.

## GRANDS ÉTABLISSEMENTS ET BIBLIOTHÈQUE : UN MILIEU POUR PENSER LES LIENS ENTRE CULTURE, RECHERCHE ET POLITIQUE

Christophe Evans, dans l'introduction à l'ouvrage collectif *L'expérience sensible des bibliothèques*<sup>25</sup>, signale l'influence de la taille des établissements

---

22. Javier Lopes Alos, *Crítica de la razón precaria: la vida intelectual ante la obligación de lo extraordinario*, Madrid, la Catarata, 2019.

23. Joëlle Le Marec, François Mairesse, Dominique Le Tirant, *Enquête sur les pratiques savantes ordinaires: collectionnisme numérique et environnements matériels*, Lormont, Le bord de l'eau, 2017.

24. Hester du Plessis et Joëlle Le Marec (dir.), *Savoirs de la précarité / Knowledge from precarity*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2020.

25. Christophe Evans (dir.), *L'expérience sensible des bibliothèques*, op. cit.

sur ce qui s'y passe, insuffisamment étudiée selon lui. Elle oblige à prêter attention aux durées (y compris des interruptions), aux effets de l'anonymat protecteur et de la richesse du milieu. Celle-ci enveloppe les lecteurs dans des temporalités et des strates d'expériences potentiellement infinies, mais qui paradoxalement légitiment de multiples opérations de réductions et des routines. Ces routines et réductions ne renvoient pas à quelque chose d'insuffisant, à un appauvrissement, mais au contraire, à une intensification : trouver son coin ne revient pas à renoncer à tout le reste mais à s'ancrer quelque part. Le monde de la bibliothèque n'est pas un monde de l'offre, qui relancerait sans cesse le désir et l'insatisfaction de n'en consommer qu'un fragment insignifiant au regard de l'ensemble, mais un monde de cheminements qui ont abouti à des livres (ceux des auteurs sur l'étagère) ou à des événements dans la vie (le passage d'examens par exemple).

Autre caractéristique de la grande bibliothèque d'étude : il existe un rapport subtil, vivant, à une totalité qui varie. Agnès Vigué-Camus<sup>26</sup> relève le fait que la masse documentaire disponible, en constant renouvellement, continue malgré tout de maintenir un rapport à une totalité potentielle qui excède l'actualité des multiples besoins. C'est non pas la collection qui constitue une totalité patrimoniale mais l'entretien d'une forme et d'un milieu documentaire, qui fait référence au-delà des modifications. Il existe un rapport particulier aux savoirs de la bibliothèque qui ne passe pas par un usage de la totalité des collections ni même par la connaissance de ces collections mais par le fait qu'on la ressent, qu'on la reconnaisse, en mobilisant tout autre chose que l'objectivation des critères par lesquels on pourrait s'assurer de ce dont il s'agit : un savoir culturel qui engage la pratique d'un *paysage* complexe tout autant qu'un savoir technique auquel il ne s'oppose pourtant pas.

Le plan de la bibliothèque avec ses divisions, ses codes, ses chiffres, n'est pas rebutant et s'il renvoie à la technicité d'une pensée professionnelle rationnelle, celle-ci est absorbée dans un autre rapport à l'ordre, ordinaire, qui participe d'un bien-être physique et domestique : les choses à leur place, la simplicité de l'espace, le caractère ordonné et sûr d'un paysage culturel construit de longue date.

Enfin, les grandes bibliothèques d'étude sont elles-mêmes reliées à l'espace bien plus vaste de bibliothèques d'étude universitaires et des bibliothèques publiques de toutes tailles, pratiquées, repérées, familières, dans des temps eux-mêmes longs des trajectoires de vie, des mobilités, des transmissions. Les lecteur.rices se déplacent dans un archipel à la fois très intime, et

---

26. Agnès Camus-Vigué, « L'attachement à la bibliothèque, des liens, un lieu », in Christophe Evans (dir.), *L'expérience sensible des bibliothèques*, op. cit.



très institutionnel. Très fréquemment, le récit « quand est-ce qu'on a commencé à venir » démarre bien avant la venue à la BnF, dans le souvenir d'une médiathèque de quartier, et même parfois bien après le franchissement du seuil de la BnF pour la première fois, dans la décision, prise un jour de s'y installer pour un projet d'étude<sup>27</sup>.

La taille des grandes bibliothèques et du réseau des bibliothèques appelle donc, du côté des études et recherches, une égale densité des démarches, durées et points de vue pour espérer comprendre des aspects essentiels de ce qui s'y passe: il n'est pas raisonnable d'espérer avoir une vision ajustée de ce qui s'y joue à partir de quelques enquêtes, ou d'un audit réalisé à un moment donné.

Le réseau des bibliothèques publiques a justement la chance de s'être développé dans le cadre d'une politique de lecture publique incluant d'emblée un rapport au politique qui était lui-même fortement culturel, c'est-à-dire sensible à une épaisseur et une richesse irréductible des enjeux collectifs, que la seule puissance publique ne peut prétendre pouvoir énoncer de sa propre position. Cette visée politique est allée de pair avec un recours à la recherche dépassant largement la vision étroite d'une production d'indicateurs à des fins de gestion, mais exigeant de la part des chercheur.es de se déporter hors du cadre des logiques de laboratoires ou de disciplines, dans des zones de partages non instrumentales<sup>28</sup>. Martine Poulain<sup>29</sup> a ainsi rendu compte des liens étroits entre une ambition politique, la mise en œuvre de dispositifs de lecture publique, les recherches en sciences sociales et les familiarités vécues. C'est cette perspective longue, la tolérance à la construction progressive des liens professionnels et scientifiques à l'intérieur d'un cadre commun indistinctement politique et culturel, qui a marqué le développement et les transmissions des réflexions croisées issues des expérimentations, des contacts aux publics, des recherches sur les pratiques de lecture, les pratiques culturelles, les rapports aux livres et aux médias. Dans cette perspective qui est celle d'une vision culturelle du politique, de ce qui construit la vie sociale et inspire l'action et la décision des agent.es, la variété des perspectives de recherche et d'étude n'est pas un problème. Elle est une condition nécessaire.

27. Voir à ce propos le rapport d'une étude réalisée pour la Délégation à la stratégie et la recherche de la BnF: Romain Vindevooghel, Joëlle Le Marec (GRIPIC, Sorbonne Université), photographies d'Igor Babou (Université Paris Diderot), « Découvrir la BnF: de première fois en première fois », avril 2019.

28. On trouve chez le sociologue Bernard Kalaora, dont la recherche s'est longtemps inscrite dans le cadre d'une politique publique de préservation du littoral, la vision développée de cette pratique de recherche dans le cadre d'institutions sensibles à leurs objets, leur complexité, leur imprévisibilité de phénomènes vivants. Voir Bernard Kalaora, « Le conservatoire du littoral, une institution sensible: le paysagiste et l'escargot corse », in Igor Babou et Joëlle Le Marec (dir.), *Paysages d'énigmes: les paysages entre actions, représentations et institutions*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2017.

29. Martine Poulain (dir.), *Pour une sociologie de la lecture: lecture et lecteurs dans la France contemporaine*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1988 (coll. Bibliothèques).

Il en résulte une réversibilité des intérêts et des places (chercheur.e, agent.e, bénéficiaire, amateur.e, etc.), et donc un sens des dépendances cognitives qui est la marque d'une complexité assumée. Les agent.es des politiques culturelles assument souvent un goût culturel soigneusement entretenu et une foi dans les savoirs qui en font eux-mêmes des publics avec les publics<sup>30</sup>. La longue portée des études en sociologie de la lecture a également intégré le scrupule et la prudence dans les enquêtes, le regard sociologique étant apparu comme étant lui-même socialement construit par des pratiques de lecture. Le secteur des études et recherches en bibliothèque s'est développé, au moins un temps, dans l'entretien assumé d'une familiarité aisée et d'un doute permanent, face à l'irréductible richesse des savoirs sur la société, richesse dont la bibliothèque est justement un élément essentiel, et dans laquelle l'instance politique souhaite parfois s'inscrire<sup>31</sup>.

C'est dans ce terreau largement implicite des savoirs et questions sédimentés, et dans une actualité permanente des besoins de connaissances et d'informations sur la bibliothèque aujourd'hui, que prennent forme les études menées depuis 2016.

L'opérationnalité de la recherche, dans ce que nous pouvons appeler une chaîne politique et culturelle de la réflexion et de l'action, n'est donc jamais réduite à la fourniture d'indicateurs de performance, typologies, tableaux de bord. Elle est une forme d'entretien des conditions de la décision et de l'initiative sur la base d'une culture entretenue, un jardinage des connaissances et questions à propos des publics et des pratiques sociales, un lien vivant à ces publics et pratiques dont le politique est partie prenante. Cette culture permet en principe d'éviter les faux problèmes, les interventions qui iraient à contre-courant des intérêts d'autrui, ce qui est considérable. Il s'agit tout au contraire de s'appuyer sur des lignes de forces, de saisir des ouvertures dans ce qui apparaît à un moment dans le palimpseste des choses faites, abandonnées, tentées, transformées.

De ce point de vue, la possibilité pour des chercheur.es de travailler avec et dans ces grandes bibliothèques est une expérience précieuse : les comités de pilotage et de suivi ne ressemblent pas à ceux qui sont mis en place

---

30. Dans une enquête sur les manifestations littéraires menée en Rhône-Alpes, et sur laquelle nous reviendrons, il nous est souvent arrivé de rencontrer nos interlocuteurs de la DRAC ou de la Région le dimanche dans les villes et villages où se déroulaient nos enquêtes.

31. La persistance à la Bpi des plages de service public dans les missions et les tâches des bibliothécaires et membres du service Études et Recherche, le fait qu'il s'agisse d'une obligation statutaire, est un indice remarquable de ce que fait empiriquement une contrainte structurante propre à la bibliothèque, contre des habitudes dans l'ensemble du secteur professionnel productif qui dispensent partout ailleurs les agent.es les plus élevé.es dans la hiérarchie du contact avec les publics. Comme dans l'enseignement supérieur où cette contrainte structurante s'érode un peu, la bibliothèque est le lieu où le contact au public est moment de savoir, enquête, entretien d'une pratique d'attention, d'un vécu indistinctement professionnel et culturel commun, du haut en bas de la hiérarchie.

dans d'autres partenariats, ni même dans différents contextes purement académiques. La recherche n'y est pas soit une pratique autonome répondant à des priorités thématiques ou des normes scientifiques indépendantes des contextes, soit une prestation de service pour des études techniques de type expertise, évaluation, mesure d'audience, études dites « de marché ». Il est possible qu'il s'agisse là d'une vision que beaucoup jugeront idéaliste, mais je la formule ici car j'en ai été témoin et bénéficiaire pendant une bonne partie de ma carrière, qui s'est également déployée sur bien d'autres terrains. C'est dans des recherches relatives au livre, à la lecture, aux manifestations littéraires, à la bibliothèque, que le pilotage de la recherche par les institutions et établissements partenaires est devenu un accompagnement intensif, avec des rencontres dans des lieux-terrains et une formation du chercheur aux multiples médiations dans lesquels son travail s'inscrit.

Il faut donc mentionner, même brièvement, l'importance des phases d'élaboration, de suivi et de discussion des études et recherche, dont l'intensité est de mon point de vue spécifique du milieu du livre, de la lecture et des bibliothèques. Il n'est pas si fréquent pour des chercheurs d'être à ce point pris au sérieux, écoutés, mais aussi interpellés, mis face à la responsabilité de défendre des résultats ou de prendre en compte les cadres dans lesquels ils peuvent prendre sens dans l'action institutionnelle.

De ce point de vue, les études menées à la BnF auprès des habitant.es du Haut-de-Jardin, puis à la Bpi sur les démarches de connaissance des précaires, s'insèrent dans l'ensemble des travaux qui maintiennent des liens et des continuités entre la réflexion stratégique et les mille niveaux d'action et de réflexion: professionnel.les, agent.es précaires, lecteur.rices précaires ou non, prennent au sérieux ensemble les savoirs et l'institution et, pour cela, elles.ils sont amené.es à faire au mieux, pour eux-mêmes et pour les autres. Il s'agit là d'un enjeu véritable, et comme tel d'un résultat.

## SAISIR LE PHÉNOMÈNE DU PUBLIC : PEUT-ON VOIR CE QUI CHANGE ?

Les études barométriques permettent bien sûr d'objectiver des phénomènes, auquel il faut donner un sens pour orienter la décision. Les mesures de fréquentation bien évidemment, sont partout scrutées comme des évaluations de l'action, ou comme des signes, des alertes, qu'il faut interpréter pour agir.

Paradoxalement, les grandes enquêtes menées au sein des établissements pour y mesurer des phénomènes sont peut-être d'ailleurs moins les principaux leviers de l'action, que des dispositifs qui incitent à la prudence: elles peuvent amener à différer un désir d'action fondé sur des intuitions ou convictions.

Mener une étude, c'est accueillir le doute, le scrupule, avant de s'engager dans la transformation de ce qui va changer la vie d'autrui. La mesure continue, qui a bien des défauts, s'est imposée comme une entreprise, coûteuse, longue, permettant *d'éviter de dire et faire n'importe quoi* sur la base de l'opinion, de l'enthousiasme ou de l'impatience à œuvrer pour ce dont on est presque certain. Nous devons donc saluer la mise en place d'un ensemble très dense d'études par sondage permettant d'objectiver, de suivre dans le temps, de comparer entre établissements des informations concernant les publics. On ignore ce que serait aujourd'hui un débat sur le public sans l'arrière-plan, le lest, créé par des décennies de mesures qui ont écarté une partie des idées reçues, ancré durablement la curiosité, le doute, le besoin d'en savoir plus.

De fait, de telles études sont réalisées par de nombreux grands établissements, mais ce qui est mesuré reste extrêmement difficile à interpréter. Elles donnent un certain type d'informations partielles sur le phénomène du public, nécessairement réduit à l'ensemble de personnes ayant franchi un seuil ou accompli un acte (ou susceptible de franchir un seuil ou d'accomplir un acte). Mais elles ne permettent pas de saisir le phénomène du public du point de vue de ceux qui se sentent ou non en faire partie, ni de caractériser la variété des manières d'être publics<sup>32</sup>. De même qu'une ville ou une forêt observées d'un point de vue très distant, réduites à quelques traits, deviennent pour partie des discours à propos d'elles-mêmes, mais ne livrent rien d'un fonctionnement vivant qui nécessitera bien d'autres recherches pour être entrevu sous certains aspects seulement, il faut de nombreux regards inspirés par des questions très différentes pour savoir comment vit une bibliothèque. Il en faut encore plus pour saisir, caché sous la masse des réductions et des usages discursifs auquel il s'est prêté, la nature du public comme phénomène et comme mystère de la vie sociale.

On l'a dit, les enquêtes barométriques sont réalisées régulièrement dans la plupart des institutions culturelles, et rendent compte d'évolutions de la fréquentation et de la structure des publics délicates à interpréter (un infléchissement est-il lié à des événements imprévus – mais susceptibles de se renouveler constamment au cours des années ? Ou bien s'agit-il de tendances qui signaleraient les transformations structurelles, attendues ou redoutées, dans les pratiques d'une population ?).

Certaines enquêtes explorent plus précisément, sur des populations nécessairement réduites, des usages, mais aussi des attachements à la bibliothèque et au Haut-de-Jardin, comme dans le cas des études réalisées sur le site Richelieu ou les travaux sur les habitués à la Bpi<sup>33</sup>.

---

32. Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain (dir.), *Publics à l'œuvre*, op. cit.

33. Il s'agit d'enquêtes dites « qualitatives » même si ce terme ne fait que désigner un ensemble extrêmement hétérogène de démarches qui ne sont mises ensemble que par différence avec les études qui mobilisent des traitements statistiques.

Or, même si l'environnement politique, institutionnel, social et médiatique s'est transformé depuis les années 1980, les résultats rendent compte de continuités fortes dans les rapports aux savoirs ou à l'institution, en contradiction avec les discours qui prédisent ou annoncent sans cesse l'érosion des pratiques de lecture, le déclin des institutions, l'intégration des pratiques culturelles aux pratiques de consommation, le développement d'un marché des productions culturelles et médiatiques, la révolution du tout numérique, etc. La longue durée permet de voir parfois resurgir ce qui se perd de vue, et la découverte des nouveaux cadres possibles pour penser ce qui semble insignifiant.

### Encadré. Liste des enquêtes citées dans l'ouvrage

Joëlle Le Marec et Igor Babou, « De l'étude des usages à une théorie des "composites" : objets, relations et normes en bibliothèque », in Emmanuël Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec (éd.), *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2003 (coll. Études et recherches), p. 233-299. [En ligne] < <https://books.openedition.org/bibpompidou/394?lang=fr> >.

Roxana Ploestean, Joëlle Le Marec, *Étude sur les manifestations littéraires en Rhône-Alpes 2009-2010*, commandée par la DRAC, la Région Rhône-Alpes et l'Arald, et réalisée par le laboratoire Communication Culture et Société de l'ENS LSH, 2010.

Judith Dehail, Igor Babou et Joëlle Le Marec, (GRIPIC, Sorbonne Université et la BnF), *Étude consacrée au « Haut-de-Jardin »*, en lien étroit avec la Délégation à la stratégie et la recherche, et en dialogue constant avec Philippe Chevallier puis Irène Bastard, entre 2015 et 2016.

Joëlle Le Marec, François Mairesse, Dominique Le Tirant, *Enquête sur les pratiques savantes ordinaires - collectionnisme numérique et environnements matériels*, Lormont, Le bord de l'eau, 2017.

Joëlle Le Marec (GRIPIC, Sorbonne Université), Pierre Lamarque (chercheur indépendant), « La bibliothèque comme milieu de vie – pratiques d'études et condition de précarité », enquête réalisée avec le service Études et Recherche de la Bpi, non publiée, janvier 2018.

Romain Vindevoghel, Joëlle Le Marec (GRIPIC, Sorbonne Université) avec la collaboration d'Igor Babou (LADYSS Université de Paris), « Découvrir la BnF : de première fois en première fois », Enquête réalisée pour la Délégation à la stratégie et à la recherche, non publiée, avril 2019.

